

Virgile Rossel et les relations littéraires franco-allemandes

Autor(en): **Gsteiger, Manfred**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): - **(1985)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870561>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

VIRGILE ROSSEL ET LES RELATIONS LITTÉRAIRES FRANCO-ALLEMANDES

Juriste, historien, critique littéraire, romancier, dramaturge, Virgile Rossel, qu'on a appelé «la personnalité jurassienne la plus citée, la plus évoquée, la plus honorée», fut aussi comparatiste, peut-être sans le savoir. Son *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne* reste à bien des égards un document remarquable. Mais que peut nous apporter, presque nonante ans après sa publication, une relecture de ce livre?

Le tout récent *Dictionnaire des littératures de langue française* publié sous la direction de J.-P. Beaumarchais, Daniel Couty et Alain Rey contient plusieurs articles sur les rapports entre la littérature française et les autres littératures européennes¹. Dans celui qui est consacré à l'«Influence de la littérature germanique» (sous «Allemagne») on trouve parmi les références bibliographiques, par ailleurs peu nombreuses, l'*Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne* de Virgile Rossel². C'est le seul ouvrage de caractère vraiment général, à côté de *L'Influence allemande en France au XVIII^e et au XIX^e siècle* de Louis Reynaud³, déjà plus spécialisé puisqu'il ne s'intéresse à la France qu'en tant que récepteur, et à partir de 1700 seulement, et du même coup c'est l'ouvrage le plus ancien. Le lecteur est en droit de s'en étonner.

Comment une étude dont la publication remonte à 1897 peut-elle figurer comme référence principale dans une encyclopédie parue en 1984? La réponse est fort simple: aucun livre, à ce jour, ne remplace la synthèse du critique jurassien, qui reste disponible en librairie dans une réédition photomécanique moderne⁴. Cette présence — discutable, peut-être — est un bel hommage au travail d'un comparatiste amateur de la fin du XIX^e siècle, mais elle implique aussi un aveu de faiblesse de la part de trois générations de comparatistes plus ou moins professionnels qui ont multiplié

les études de cas et les recherches particulières sans se risquer à une vision globale des choses. Sans doute existe-t-il quelques possibilités de compléter sommairement le livre de Rossel, par exemple par les pages correspondantes qui se trouvent dans *Les Influences étrangères sur la littérature française (1550-1880)* de Philippe van Tieghem⁵ ou l'article en question du *Dictionnaire des littératures de langue française*, dont l'auteur est Daniel Madelénat. Dans cette encyclopédie se trouve même un article sur l'«Influence de Bertolt Brecht», qui représente, avec Kafka, un des moments privilégiés du renouveau des «influences germaniques» au XX^e siècle (curieusement l'auteur de l'article, Daniel Mortier, n'y fait pas état de la contribution critique fondamentale d'Agnes Hüfner⁶, probablement parce qu'il s'agit d'un livre allemand non traduit en français!). Cependant tout cela reste non seulement trop rudimentaire, mais aussi trop schématiquement tributaire du concept traditionnel des «influences étrangères». La preuve en est par exemple que Madelénat ne mentionne même pas le nom de Rilke; or si l'«influence» de celui-ci sur les lettres françaises (mais certainement pas sur les lettres romandes!) est peut-être négligeable, son rôle dans le contexte des *relations* littéraires franco-allemandes est primordial.

Si la *Bibliography of Comparative Literature* de Baldensperger-Friederich, et à sa suite jusqu'en 1970, le *Yearbook of Comparative and General Literature*, recensent un nombre impressionnant de travaux, entre autres sur le rayonnement international des auteurs français et sur les auteurs étrangers ayant exercé une influence sur la littérature française, beaucoup d'ouvrages moins «techniques» mais tout aussi importants pour une connaissance approfondie des relations franco-allemandes restent difficilement repérables (un inventaire bibliographique très précieux pour les années 1945-1962 a été compilé par le «Deutsch-Französische Institut» de Ludwigsburg⁷).

Virgile Rossel, tout en appartenant à une époque décriée comme «positiviste», a une idée plus vaste des relations littéraires que nombre de chercheurs modernes; il n'en exclut ni les aspects socio-politiques, ni les implications culturelles en général, ni les représentations (les «images littéraires») réciproques. Ceci dit il ne peut évidemment pas être question de prôner son ouvrage comme exemplaire; s'il a bien vieilli, il a vieilli tout de même, et à plusieurs égards. Une relecture à la fin du XX^e siècle en fait ressortir les nombreuses lacunes, comme les limites méthodologiques, notamment pour ce qui concerne le phénomène de la récep-

tion littéraire et certains aspects de la traduction. Mais l'esprit dans lequel Rossel a conçu et mené à terme son *Histoire des relations littéraires* est infiniment plus proche des préoccupations de l'Europe d'aujourd'hui que l'attitude francocentrique, voire chauvine qui se manifeste continuellement dans *L'Influence allemande en France* de Louis Reynaud, pourtant d'une génération son cadet. Là où Reynaud, homme du «nationalisme intégral», déplore la «dénationalisation intellectuelle» des Romantiques français due aux contacts avec les lettres germaniques, Rossel ravive intelligemment la théorie staëlienne de la complémentarité des deux grandes nations. Ainsi l'existence même de son livre peut être ressentie comme stimulante par un contemporain de notre Europe qui cherche son unité dans la diversité.

Cette actualité incontestable contraste avec le caractère fragmentaire de bien des paragraphes et la rhétorique franchement surannée de maints passages. Il ne nous est guère possible de nous référer à l'ouvrage de Rossel sans le replacer pour ainsi dire en permanence dans son cadre historique, celui de son époque et de son auteur. Tout en faisant figure de «classique» du comparatisme suisse et européen, l'*Histoire des relations littéraires* est devenue elle-même un document des relations littéraires franco-allemandes à la fin du XIX^e siècle; en tant que tel elle prendra place dans une nouvelle *Histoire* qui reste à écrire, par un Rossel «redivivus» ou par un collectif, à la fin du XX^e siècle.

Il est curieux de constater que l'auteur de notre livre n'est pas un comparatiste «de métier», qu'il n'appartient pas au groupe franco-allemand des premiers spécialistes universitaires, les Joseph Texte, Louis-Paul Betz et même encore Fernand Baldensperger, mais qu'il est en quelque sorte un marginal. L'*Anthologie jurassienne* le classe en 1964 parmi les «littérateurs»⁸. Jurassien il le fut, chantre de l'«âme du Jura [qui] n'est point morte» et qu'il entend «frapper à la porte» plus de sept décennies avant la création du nouveau canton, mais pour la Suisse officielle il fut avant tout professeur de droit à l'Université de Berne, juge fédéral à Lausanne, coauteur du Code civil suisse. Littérateur il le fut aussi, puisqu'il n'a pas laissé moins de seize œuvres narratives, cinq pièces de théâtre et huit recueils de poésie. Si ses romans et nouvelles «rustiques» sont aujourd'hui bien oubliés — dont un «roman féministe» publié en 1931! —, son nom est toujours présent, même dans les salles de lecture de nos bibliothèques, grâce à son *Histoire littéraire de la Suisse romande des origines à nos jours* qui reste, surtout dans la deuxième édition richement illustrée, un

ouvrage de consultation précieux⁹. Avec l'*Histoire littéraire de la Suisse française* de Philippe Godet¹⁰, d'une écriture plus recherchée, mais d'une information plus sélective, le gros volume de Rossel, véritable «Bible» d'une prise de conscience littéraire de la bourgeoisie romande à l'aube du XX^e siècle, constitue toujours une mine de renseignements presque inépuisable. Son auteur, qui devait être doué d'une puissance de travail peu commune, a publié en outre une *Histoire de la littérature française hors de France*¹¹ et, en collaboration avec Ernest Jenny, une *Histoire de la littérature suisse des origines à nos jours*¹².

Que cet homme né aux confins de la francophonie, plus précisément à Tramelan, dans un canton dominé par l'élément germanophone (et on n'oubliera pas dans quelle mesure une certaine intelligentsia bernoise s'appliquait à retrouver ses «racines allemandes» après 1870), qui avait appris l'allemand comme jeune homme à Bümpliz et qui allait embrasser une carrière universitaire et politique à Berne même, que cet homme donc ait été motivé pour écrire une histoire des relations littéraires franco-allemandes n'a rien d'étonnant. Le point de départ de son entreprise n'est pas une spécialisation scientifique mais une expérience personnelle. «Honnête bourgeois, très respectueux de la bonne tradition, Jurassien paysan devenu Suisse tout court», comme l'appelle Charles Beuchat¹³, Virgile Rossel a tout de même eu l'originalité de transformer sa connaissance et sa pratique d'un petit univers pluriculturel en discours critique et historique aux vastes perspectives.

Qu'en est-il de son apport dans le domaine de la recherche comparatiste franco-allemande, dans quelle mesure son *Histoire* va-t-elle plus loin que ceux qu'il appelle lui-même «mes devanciers»? Si Rossel n'a qu'une idée quelque peu confuse de la discipline à laquelle il contribue probablement sans le savoir (puisqu'il met la littérature comparée en rapport avec la linguistique comparée de Bopp et l'hindouisme de Lassen¹⁴), il a largement recours aux travaux de la science littéraire de son époque. Ainsi ses renvois à la *Zeitschrift für Vergleichende Litteraturgeschichte* que Max Koch publie à Berlin depuis 1887 sont fréquents. Dans son introduction, où il esquisse en quelque sorte le programme spirituel de son entreprise, avec la devise «Les Etats-Unis d'Europe existent, littérairement», il cite tout de même l'article important de Joseph Texte «Les études de littérature comparée à l'étranger et en France» de 1893¹⁵. Les ouvrages de base dont il s'est continuellement servi sont souvent d'origine allemande ou alémani-

que: le *Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung* de Karl Goedeke, la *Geschichte der Deutschen Literatur in der Schweiz* de son compatriote Jakob Baechtold et — pour la première partie de son livre — surtout les trois volumes de la *Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich* de Theodor Süpfle¹⁶. Parfois on a l'impression qu'il se borne à reprendre des citations appropriées que l'érudit allemand a patiemment extraites des textes anciens, surtout du XVIII^e siècle, qu'il s'agisse du *Journal étranger*, du *Mercure de France* ou de l'*Année littéraire*. Des titres erronés (*Miss Sara Simpson*), des noms mal orthographiés (Hammann) nous permettent de douter, par-ci et par-là, que Rossel ait fait autre chose que de les transcrire rapidement. C'est bien la difficulté d'une entreprise aussi vaste que la sienne, mais c'est peut-être aussi le danger que court un amateur comme lui.

Faut-il en conclure que Rossel ne fait que répéter ou arranger adroitement ses «devanciers»? Assurément non. Il a sans doute beaucoup lu, et non seulement les critiques, mais aussi les œuvres littéraires. Souvent il puise à de nouvelles sources, complète et rectifie. Pour ce qui concerne la seconde moitié du XIX^e siècle, il est nettement mieux informé que Süpfle (ce qui tient évidemment aussi au fait qu'il rédige son livre une dizaine d'années après celui-ci). Tout en étant tributaire des préjugés de sa classe et de sa civilisation, il est moins nationaliste et plus ouvert face à une certaine nouveauté littéraire que l'historien allemand. Prenons un exemple. Süpfle insiste sur le fait que, mis à part Hoffmann et dans une moindre mesure Tieck, les narrateurs et beaucoup de poètes romantiques allemands restent pratiquement inconnus en France pendant une grande partie du XIX^e siècle. Il écrit:

Von Novalis, Brentano, Achim v. Arnim, dessen Novellen später durch Gautier den Jüngeren übersetzt wurden, wurde damals nichts Näheres in Frankreich bekannt. Auch die Gebrüder Schlegel, welche als Kritiker und Theoretiker so starke Einwirkungen auf die Franzosen ausgeübt haben, blieben ihnen als Romantiker nahezu ganz unbekannt.¹⁷

Rossel reprend cette affirmation presque sans changement:

L'école romantique d'Allemagne, poètes, novellistes, romanciers, dramaturges, se fraya difficilement un chemin en France. [...] Ni les frères Schlegel qui avaient fait quelque bruit et quelque besogne comme esthéticiens et critiques, ni Louis Tieck, Novalis, Brentano, von Arnim ne furent révélés aux Français de l'époque; ou, ils ne le furent qu'à peine.¹⁸

De telles constatations sont bien sûr très schématiques, voire simplistes: Madame de Staël, dans la quatrième partie de son livre sur l'Allemagne («La religion et l'enthousiasme»), consacre plusieurs paragraphes à Novalis; Henri Blaze de Bury parle de Novalis en 1841 dans la *Revue des Deux Mondes*. Mais ce qui est intéressant, c'est que Rossel ajoute plus loin, dans un autre contexte et sous forme de note:

M. Maurice Maeterlinck a publié récemment (Bruxelles, 1895): *Les disciples à Sais et les fragments de Novalis*. Ses interprétations de Novalis sont très curieuses, car M. Maeterlinck est un frère intellectuel du poète des *Hymnen an die Nacht*. Au reste, Novalis a été souvent invoqué par nos symbolistes et nos mystiques; il est vrai qu'ils ne le connaissent guère que de nom.¹⁹

Guère que de nom? Il est permis d'en douter. La note de Rossel montre tout de même ce lien essentiel entre le romantisme allemand et le symbolisme français. Presque septante ans plus tard, Werner Vordtriede analysera en profondeur une «correspondance» qui est bien plus qu'une simple «influence»²⁰. Que Rossel ait été attentif à cet aspect des relations franco-allemandes est tout à son honneur. Et quant à Tieck, dont il signale la réception difficile en France, on peut dire que la recherche détaillée qui a été consacrée récemment à cet auteur ne fait finalement que confirmer ce que Rossel a pu entrevoir²¹.

Il est vrai qu'il ignore d'autre part plus d'un aspect des relations franco-allemandes de son époque dont il aurait parfaitement pu se rendre compte. Lorsqu'il parle tout à la fin de la deuxième partie («La littérature française en Allemagne») du modernisme germanique, il mentionne bien «la confusion des influences et des doctrines», en citant, à côté du roman russe, d'Ibsen et de Nietzsche, également Villiers de l'Isle-Adam, Baudelaire et Huysmans, qui «ne laissent point d'y avoir leur part aussi». Mais il continue:

En somme, cette «littérature de l'avenir», sans un Wagner, ne doit de foncièrement neuf aux Français, et ce point seul nous intéresse ici, que certain sens du pittoresque à la Daudet, certain tic d'impressionnisme à la Goncourt, certain goût du réalisme à la Zola et certaines thèses cueillies dans le *Roman expérimental*. Le surplus a pu venir en partie de Paris, mais tout ce mysticisme germanique, tout ce symbolisme septentrional, eussent-ils d'abord fleuri en France, n'en seraient pas moins étrangers à l'esprit français lui-même.²²

Or en 1897 la nouvelle poésie allemande s'est tournée du côté de la France. Mallarmé et Rimbaud sont encore l'apanage d'une petite élite, mais près d'une cinquantaine de poèmes de Verlaine ont déjà été traduits dans diverses revues. On peut comprendre que le bourgeois helvétique n'ait pas eu connaissance des *Blätter für die Kunst* de Stefan George qui publient dès 1892 les Symbolistes français et esquissent une nouvelle esthétique littéraire dérivée de ceux-ci; d'autres ont cependant traduit et présenté Verlaine, Richard Dehmel et Richard Schaukal notamment²³. Mais il ne s'agit pas simplement d'une lacune dans la documentation de Rossel. Sa remarque concernant «l'esprit français» qui s'oppose au «symbolisme septentrional» est significative. Dans la bonne tradition staëlienne l'Allemagne reste pour lui la patrie du romantisme et de l'individualisme, la France le pays de la raison et de la sociabilité. Comment le «symbolisme» aurait-il donc pu venir de l'ouest?

Ce schéma sous-tend, d'une manière plus ou moins évidente, tout son discours sur les relations franco-allemandes. Ce qui le préoccupe avant tout, ce ne sont point les mécanismes de la communication et de la réception littéraire interlinguistique, mais une dialectique ethnopsychologique basée sur les concepts de nation, de race, d'esprit national. Ces caractères ethniques sont pour ainsi dire l'expression d'une personnalité culturelle, d'une individualité des nations, valeurs permanentes, bien que soumises — mais jusqu'où? — à l'histoire. On trouve ici plus d'un écho des théories de Ferdinand Brunetière, que Rossel cite souvent²⁴. Derrière tout cela se dessine en filigrane la vision romantique des littératures du Midi et des littératures du Nord complémentaires les unes des autres. Tandis que la France et son influence représentent «la règle [...], la mesure, la vivacité, la délicatesse, l'esprit»²⁵, l'Allemagne, ainsi que l'Angleterre, font «la part du sentiment et du rêve»²⁶. Rossel adhère pleinement à cette idée de la complémentarité franco-allemande en proclamant:

[...] la restauration des droits de l'individu, la part du rêve et de l'au-delà dans la poésie, les méthodes d'investigation savante, la religion des faits sévèrement contrôlés, une conception plus morale de l'activité intellectuelle, telles sont les conquêtes auxquelles nous serons incités par une étude impartiale et attentive de la littérature allemande.²⁷

Plus d'un quart de siècle après la guerre de 1870/71, moins de vingt ans avant Sarajevo et le déclenchement du plan Schlieffen,

Rossel, comme la grande majorité des intellectuels français, reste fasciné par le «mirage» de l'Allemagne des poètes et des penseurs. Pourtant il n'est pas insensible aux changements survenus dans ce pays. Après avoir célébré «le génie du Nord et le cœur de la Réforme» il ajoute prudemment: «Au demeurant, les choses ont changé, et, pour la Prusse entre autres, cette esquisse appellerait des retouches»²⁸. A l'Allemagne traditionnelle s'oppose donc la Prusse moderne: voici comme une ébauche du mythe des deux Allemagnes, la bonne et la mauvaise, Weimar et Potsdam²⁹. Mais Rossel n'approfondit pas cet aspect de la question. Il préfère insister sur le cosmopolitisme, l'ouverture internationale des lettres germaniques, «vaste champ d'essais», dont Goethe, «la plus haute incarnation d'une sorte de génie international», est le symbole³⁰, et, surtout, sur «l'émancipation et [...] l'éducation progressives de l'individu moral» qu'elles expriment, à son avis, davantage que la littérature française. «C'est là le point essentiel» affirme le Romand libéral et protestant³¹. Vinet n'aurait pas vu les choses bien différemment.

Cela dit, il faut reconnaître que Rossel se sent francophone, voire Français, dans l'âme. S'il admet que les Allemands pourraient avoir «à moitié raison», s'il pense sincèrement qu'une littérature qui se veut spirituellement autarcique est vouée à la mort lente, il ne cesse de proclamer son appartenance à cette France qui sera toujours «une grande puissance intellectuelle», qui fut «pour l'Allemagne ce que la Grèce fut pour Rome»³² et «veut poursuivre avec plus de succès encore son œuvre de haute et lumineuse vulgarisation de la pensée universelle»³³. Lorsqu'il dit «nous», il sous-entend toujours: nous autres francophones. Les influences étrangères, si indispensables à son avis, ne doivent jamais faire oublier le principe d'originalité.

Ne pas copier, ne point imiter même, assimiler avec choix, telle est, dans l'ordre littéraire, la seule manière rationnelle et féconde d'entrer en relation avec l'étranger. Il faut regarder, étudier, comparer; suivre, non pas.³⁴

Pour cette raison qu'il applique équitablement dans les deux sens, Rossel n'écrit pas l'histoire des influences françaises en Allemagne — la seconde partie de son livre — comme bilan d'une emprise culturelle, mais plutôt comme récit d'une difficile émancipation de l'«esprit germanique» face à son voisin. C'est qu'il estime que le «principe des nationalités» est un facteur puissant

dans l'évolution des littératures modernes (en quoi il se montre bien homme du XIX^e siècle). Le dernier mot, cependant, appartient à l'Europe qu'il voit désormais comme

un vaste bureau d'échanges, où les œuvres de l'imagination et de la recherche, plus aisément encore que les produits du sol et de l'industrie, traversent les frontières et deviennent en quelque sorte la propriété commune des peuples, où se font peu à peu le rapprochement des esprits, l'unification des lois, la fusion des races [...].³⁵

Simple théorie libre-échangiste d'un bourgeois éclairé à l'aube du XX^e siècle? Il y a plus.

[...] il s'est formé, depuis la Révolution, à travers les guerres où se mêla le sang des peuples, où se fit la propagande des idées, il s'est formé une âme européenne. Si l'Europe diplomatique n'est qu'une chimère, l'Europe intellectuelle est une réalité.³⁶

Cette vision, en 1897, est sans doute passablement utopique. En 1985 on peut espérer qu'elle l'est un peu moins.

Manfred GSTEIGER.

NOTES

¹ Bordas, Paris, 1984. Il s'agit notamment des articles *Allemagne* (t. I, pp. 29-32), *Angleterre* (*ibid.*, pp. 39-44), *Espagne et pays de langue espagnole* (*ibid.*, pp. 764-770), *Italie* (t. II, pp. 1095-1097), *Russie* (t. III, pp. 2041-2043). Curieusement il n'y a pas d'article sur les Etats-Unis (ou les USA, ou l'Amérique du Nord)...

² Fischbacher, Paris, 1897, 531 pp.

³ Hachette, Paris, 1922. On peut également citer, du même auteur, *l'Histoire générale de l'influence française en Allemagne*, 2^e éd., Hachette, Paris, 1915. Le second volet des relations est analysé par F.H. Oppenheim, «Der Einfluss der französischen Literatur auf die deutsche», in *Deutsche Philologie im Aufriss*, 2. Aufl., hgg. v. W. Stammler, Bd. 3, Erich Schmidt, Berlin, 1962, Sp. 2-106. Voir aussi Fritz Neubert, «Ein Jahrtausend deutsch-französischer geistiger Beziehungen, vom Hochmittelalter bis zum Zeitalter der Aufklärung und des Rokoko», in *Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte*, Duncker & Humblot, Berlin, 1952, pp. 147-201.

⁴ Slatkine Reprints, Genève, 1970. Certains jugements sont pourtant catégoriques, ainsi Claude Digeon dans *La Crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, PUF, Paris, 1959, p. 545, qui estime que Rossel «n'est plus guère utilisable».

⁵ 2^e éd., PUF, Paris, 1967.

⁶ *Brecht in Frankreich, 1930-1963. Verbreitung, Aufnahme, Wirkung*, Metzler, Stuttgart, 1968.

⁷ *Deutschland-Frankreich. Ludwigsburger Beiträge zum Problem der deutsch-französischen Beziehungen*, 4. Bd.: *Bibliographie 1945-1962*, hgg. vom Deutsch-Französischen Institut Ludwigsburg, Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart, 1966 (contient plus de 6000 références). Dans le cadre des relations franco-allemandes, on n'oubliera pas de rappeler le petit ouvrage désormais classique de Jean-Marie Carré, *Les Écrivains français et le mirage allemand 1800-1940*, Boivin, Paris, 1947. Après la seconde guerre mondiale cette étude est à l'origine du renouveau des recherches littéraires sur les «images et mirages» ou, comme on dit aujourd'hui, de l'«imagologie».

⁸ *Anthologie jurassienne*. Textes réunis et présentés par une société d'écrivains jurassiens sous la direction de P.O. Walzer, t. I, Société jurassienne d'émulation, Porrentruy, 1964.

⁹ F. Zahn, Neuchâtel, 1903.

¹⁰ Seconde éd. revue et augmentée, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1895.

¹¹ Schlachter, Paris, 1895.

¹² Publiée simultanément en français et en allemand par Francke, Berne, et Payot, Lausanne, 1910.

¹³ *Anthologie jurassienne*, t. I, p. 240.

¹⁴ *Histoire des relations littéraires...*, p. 259.

¹⁵ *Ibid.*, p. 2 (article publié dans la *Revue internationale de l'enseignement*, tome 25, 1893, pp. 253-269).

¹⁶ Gotha, 1886-1890 (réédition Slatkine-Reprints, Genève, 1971).

¹⁷ Süpfle, *op. cit.*, t. II, p. 151.

¹⁸ *Histoire des relations littéraires...*, p. 164.

¹⁹ *Ibid.*, p. 232.

²⁰ *Novalis und die französischen Symbolisten*, Kohlhammer, Stuttgart, 1963 (Sprache und Literatur, 8).

²¹ José Lambert, *Ludwig Tieck dans les lettres françaises, aspects d'une résistance au romantisme allemand*, Université de Louvain / Didier, Paris, 1976 (Études de littérature étrangère et comparée).

²² *Histoire des relations littéraires...*, pp. 503 sq.

²³ Cf. mon livre *Französische Symbolisten in der deutschen Literatur der Jahrhundertwende*, Francke, Bern und München, 1971.

²⁴ Par exemple: «Voilà pourquoi, sans doute, les qualités de la race aidant, les lettres françaises sont du domaine public infiniment plus que celles des autres peuples; elles vont aux idées générales par les routes droites, elle s'imposent à toutes les intelligences par leurs formes claires, elles sont les plus 'cosmopolites de toutes', suivant M. J. Lemaître, et les plus 'sociables', d'après M. F. Brunetière» (*Histoire des relations littéraires...*, pp. 277 sq.).

²⁵ *Ibid.*, p. 408.

²⁶ *Ibid.*, p. 463.

²⁷ *Ibid.*, p. 483.

²⁸ *Ibid.*, pp. 278 sq.

²⁹ Cf. les livres de Carré (note 7) et Digeon (note 4).

³⁰ *Histoire des relations littéraires...*, p. 281.

³¹ *Ibid.*, p. 282.

³² *Ibid.*, p. 361.

³³ *Ibid.*, p. 3.

³⁴ *Ibid.*, p. 275.

³⁵ *Ibid.*, p. 273.

³⁶ *Ibid.*, p. 479.

M. G.

